

## II. — GÉOGRAPHIE RÉGIONALE

### LA VÔGE

(CARTE, PL. V)

La Vôge est le pays arrosé par la partie supérieure du cours de la Saône et par son affluent, le Coney<sup>1</sup>. Jadis, on en marquait la limite, à l'Ouest, au Nord et à l'Est, par les monts Faucilles. On a fait justice de cette erreur<sup>2</sup>. C'est uniquement par son aspect que la Vôge se distingue des régions avoisinantes.

C'est un plateau de Grès bigarré, d'une altitude de 300 à 500<sup>m</sup>, où l'eau et les forêts abondent. Que l'on vienne du plateau lorrain à l'Ouest, des plateaux de la Haute-Saône au Sud, secs, découverts, riches en moissons, quand on arrive au sommet de la dernière côte calcaire, c'est le même aspect de vallons frais, de croupes boisées qui frappe. Avec les Vosges, la différence d'aspect n'est pas aussi tranchée. Mais, à l'Est de la voie ferrée d'Aillevillers à Épinal, le massif vosgien s'élève brusquement au-dessus de la Vôge par un talus de plus de 100<sup>m</sup>.

#### I

Ce plateau de Grès bigarré se compose de deux paliers qui descendent en gradins des Vosges vers le Nord-Ouest.

Chacun d'eux possède sa rivière : celui de l'Ouest la Saône, celui de l'Est le Coney. Les cours d'eau actuels se sont creusés dans la table de grès d'étroites vallées. Leur lit est barré de chutes et de rapides. L'érosion est en pleine jeunesse. Mais gravissons les hauteurs qui limitent la Vôge à l'Est. Entre le bord du plateau où nous sommes et la ligne de croupes boisées qui va de Gruey à Charmois-l'Orgueilleux, s'étale une longue vallée orientée NE-SW et large de 4 à 6<sup>km</sup>. C'est dans cette dépression que le Coney et ses affluents se sont enfoncés jusqu'à une profondeur de 50<sup>m</sup>, perçant par places le

1. Voir la Carte à 1 : 80 000, feuilles : *Épinal* (n° 85), Sud-Ouest; *Mirecourt* (n° 84), Sud-Est; *Lure* (n° 100), Nord-Ouest; *Langres* (n° 99), Nord-Est; et la Carte géologique à 1 : 80 000, feuilles correspondantes.

2. L. GALLOIS, *L'origine du nom de Faucilles* (*Annales de Géographie*, XIX, 1910, p. 26-41; carte, pl. II).

manteau de Grès bigarré et laissant voir le Grès rouge et même le granite. Sur le palier de la Saône, rien de pareil; la table de grès, découpée profondément par les rivières, s'abaisse régulièrement vers le Nord-Ouest. Pourquoi cette dépression? Quel a été son rôle?

Le problème se rattache à un autre plus général, qui a été très nettement posé par M<sup>r</sup> Vidal de la Blache : « Qu'une goutte d'eau, déposée par les vents d'Ouest sur les hêtraies de la Vôge, prenne la route du Sud et parvienne... jusqu'à la Méditerranée : c'est là un fait assez anormal en apparence pour mériter explication »<sup>1</sup>. En effet, tout semble disposé pour que les eaux de cette région s'écoulent vers la Meuse ou le Madon. Les couches géologiques plongent vers le NW; aucun obstacle topographique sérieux ne s'oppose à l'écoulement des eaux. Cette direction est encore suivie par le Madon et le Mouzon, qui sont restés des rivières conséquentes. N'y a-t-il pas eu une époque où toutes les eaux de la Vôge obéissaient à cette pente générale du versant occidental des Vosges? Quelles ont été les péripéties de la lutte qui s'est engagée sur ces confins entre le drainage vers la Méditerranée et vers les mers du Nord? On ne peut songer à expliquer la topographie de la Vôge et son réseau hydrographique sans répondre à ces questions.

Pour y arriver, nous avons essayé de confronter l'allure du sous-sol avec celle de la surface. La carte (pl. V) montre que des dislocations importantes ont affecté notre région. Loin de plonger régulièrement vers l'Ouest, les couches triasiques sont disloquées par plusieurs failles et présentent un bombement dont l'axe est orienté SW-NE. En outre, elles s'enfoncent assez rapidement vers le bassin de la Saône dans la partie méridionale et forment une ondulation synclinale, véritable gouttière dont le point le plus bas est vers Jussey-Faverney. On ne peut manquer d'être frappé de la coïncidence de ce point bas avec le lieu de concentration des eaux de la Lanterne, du Coney, de la Saône et de l'Amance.

La superposition de l'axe de l'anticlinal SW-NE avec les hauteurs de même orientation au Sud de Vittel est aussi frappante. Mais, à côté de cela, bien des détails sont sans rapports avec la topographie superficielle. L'ampleur même des dénivellations du sous-sol est hors de proportion avec les inégalités de la surface. Ces constatations font supposer que la région a dû subir plusieurs cycles d'érosion, consécutifs à plusieurs périodes orogéniques. Les déformations du sous-sol sont la somme de ces mouvements.

Faire la part des dislocations anciennes et des mouvements récents est difficile. Certains faits permettent pourtant de penser que les dislocations SW-NE, parallèles aux plis hercyniens des Vosges,

1. VIDAL DE LA BLACHE, *La France, Tableau géographique*, Paris, 1908, p. 220.

sont en grande partie le résultat d'une poussée orogénique du Tertiaire ancien. On trouve en effet des indices d'une pénéplaine, probablement pliocène, qui s'est étendue sur tout l'Ouest des Vosges, décapant le massif vosgien lui-même jusqu'au Grès rouge, et ne laissant sur la Vôge que quelques lambeaux de Calcaire coquillier, à la surface d'un manteau continu de Grès bigarré<sup>1</sup>. Toutes les côtes, entre les Vosges et la Meuse, présentent des surfaces planes inexplicables dans les conditions actuelles d'érosion.

En joignant ces surfaces élevées, on détermine un plan régulièrement incliné, tranchant obliquement toutes les couches et à peu près indépendant des failles elles-mêmes (fig. 1). Des preuves géologiques s'ajoutent à ces arguments topographiques : on rencontre fréquem-

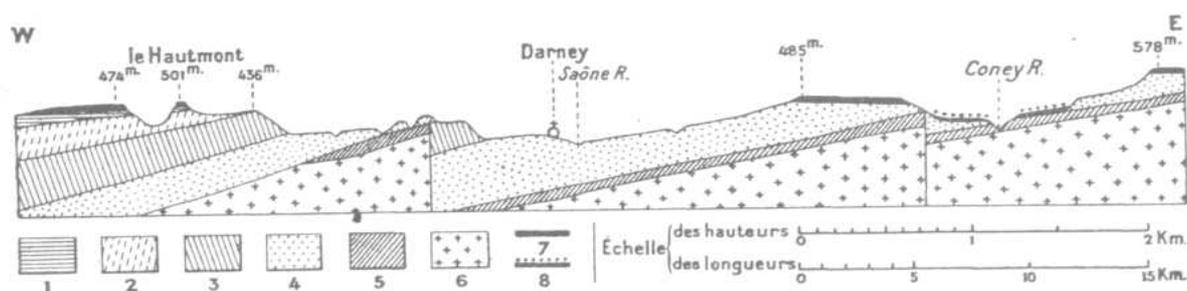


FIG. 1. — Coupe à travers la Vôge, à 1 : 500 000.

Légende : 1, Grès infraliasique. — 2, Marnes irisées. — 3, Calcaire coquillier. — 4, Grès bigarré. — 5, Grès vosgien. — 6, Granite. — 7, Restes de la pénéplaine pliocène. — 8, Terrasses pliocènes.

ment sur ces hauteurs des plaques de cailloux de quartz appartenant vraisemblablement au grès vosgien<sup>2</sup>, et les terrains avoisinants sont profondément décomposés. Auprès de Gruy, des carrières nous montrent le Grès bigarré décomposé en sables et en argiles jusqu'à une profondeur de 5<sup>m</sup>, signe d'une très longue exposition à l'air.

Il est difficile de reconstituer le réseau hydrographique du cycle d'érosion qui aboutit à la formation de cette pénéplaine. On peut cependant conjecturer qu'il devait avoir comme élément principal un système de cours d'eau descendant des Vosges vers l'Ouest et le Nord-Ouest, suivant la pente du terrain indiquée par les témoins de la pénéplaine, en dehors de la région disloquée ultérieurement.

C'est au Pliocène supérieur qu'il semble qu'on puisse situer le cycle d'érosion qui a profondément altéré cette topographie. Il a été inauguré par de nouveaux mouvements du sol, conséquences du

1. Le Calcaire coquillier s'est conservé sur le palier de la Saône en des points déprimés ultérieurement. Il ne devait subsister avec une certaine épaisseur qu'à l'Ouest des hauteurs allant de Gruy à Charmois-l'Orgueilleux.

2. Notamment à Gruy, cote 485; à Lamarche (Mont S<sup>t</sup>-Étienne), cote 481; à Martigny-les-Bains, cote 501 (le Hautmont), etc.

soulèvement des Vosges méridionales et de l'affaissement du bassin supérieur de la Saône. La supposition la plus vraisemblable est que les inégalités du sous-sol en rapport avec les formes superficielles correspondent aux dislocations qui ont joué à ce moment. Ainsi, les failles de Monthureux-sur-Saône, Senonges et Fayl-Billot, Faverney doivent avoir subi un nouveau déplacement. Mais l'événement le plus important est l'abaissement vers le Sud et la formation ou l'accentuation de la gouttière synclinale Jussey-Faverney, qui a exercé une influence décisive sur les remaniements du réseau hydrographique. Le gauchissement est sensible dans l'altitude des témoins de la pénélaine. Tandis que, dans la Vôge et à l'Ouest, ces témoins se maintiennent à un niveau constant de 480-500<sup>m</sup>, plongeant légèrement vers le Nord-Ouest, au Sud, on les rencontre à l'altitude de 406<sup>m</sup> et, plus au Sud-Est, brusquement à celle de 360.

Le résultat de ces mouvements tectoniques fut l'installation d'un nouveau réseau hydrographique. Dans le Sud, des rivières conséquentes se distribuèrent autour de la dépression Jussey—Port-sur-Saône. Au Nord, là où la pénélaine n'avait été affectée que par un soulèvement de sa partie orientale, des rivières conséquentes descendirent des Vosges vers le Nord-Ouest, comme dans le cycle précédent<sup>1</sup>. Les affluents de ces rivières qui s'établirent sur le Grès bigarré tendre, entre le Calcaire coquillier et le Grès rouge, assez rebelles à l'érosion, creusèrent et élargirent promptement leurs vallées, dessinant une dépression subséquente bordée à l'Ouest par une côte dont les traces sont encore très visibles dans la topographie. Cette dépression est occupée actuellement par les vallées de la Vologne et du Coney. D'Épinal à Gruvey, elle est bordée à l'Ouest par une série de hauteurs dont le flanc Est dessine une côte typique. Les eaux de cette dépression subséquente s'écoulaient par une trouée conséquente, qui échançait la côte entre Vioménil et Renauvoid. C'est la dépression qu'emprunte le canal de l'Est pour passer du bassin de la Saône dans celui de la Moselle.

On peut apporter des preuves positives, en faveur de cette reconstitution du réseau hydrographique pliocène. Le profil longitudinal de la dépression Vologne-Coney (fig. 2) montre l'existence, au-dessous du niveau de la pénélaine, d'une terrasse irrégulière 430-530. Cette terrasse se continue dans la dépression du canal de l'Est, elle disparaît au contraire au Sud de Fontenoy-le-Château. Qu'est-ce à dire, sinon que la dépression subséquente sans issue vers le Sud se déversait dans la vallée conséquente Vioménil-Renauvoid? La différence de niveau entre la pénélaine et la terrasse III dépassant rare-

1. Nous n'avons trouvé aucun fait qui permet d'affirmer positivement quelles en étaient les héritières directes.

ment 70<sup>m</sup>, nous devons admettre que cet état de choses n'a pu durer longtemps. L'écoulement vers le Nord-Ouest des eaux de la dépression subséquente était menacé par l'érosion des rivières tributaires de la dépression Jussey-Faverney, dont l'approfondissement graduel rendait la lutte de plus en plus inégale. La capture, bientôt accomplie, assura au Coney le drainage de toute une partie des Vosges<sup>1</sup>. Le cycle des côtes ne fut pas interrompu. La dépression subséquente Vologne-Coney continua à se développer, formant la large vallée ancienne du Coney qui a d'abord attiré notre attention, et se reliant topographiquement à la dépression subséquente

1. Il existe encore dans la topographie des traces de cette capture. Au Sud d'Uzemain, la dépression Vologne-Coney, orientée jusque là NE-SW, fait un coude très net vers le SSW. D'autre part, quand on pénètre dans la vallée du Coney par le Sud, on remarque, entre Gruy et Fontenoy-le-Château, un rétrécissement notable de la vallée au niveau de la terrasse II. Il est évident que si les parties septentrionale et méridionale de cette vallée avaient toujours appartenu au même réseau hydrographique, ce rétrécissement brusque n'existerait pas; étant donné surtout qu'il n'y a à cet endroit aucune différence dans la nature des roches.

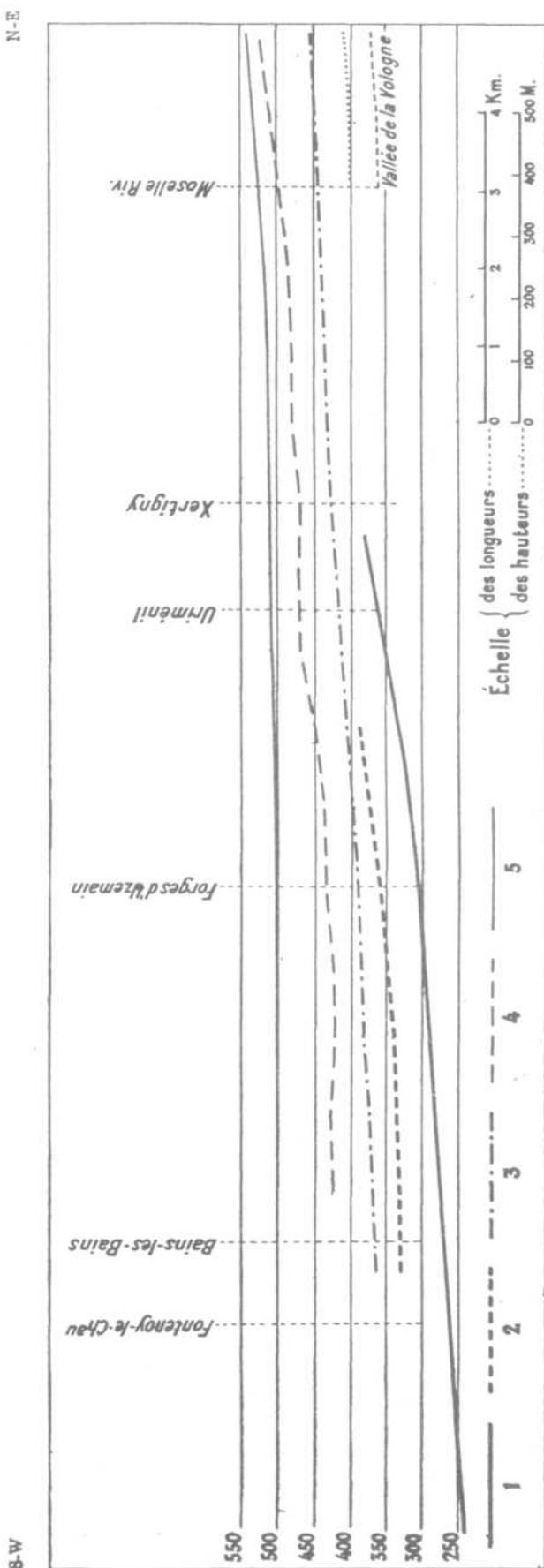


FIG. 2. — Terrasses de la vallée du Coney et de la Vologne inférieure.

Légende : 1, Profil longitudinal de la vallée actuelle du Coney. — 2, Terrasse récente (I). — 3, Terrasse pliocène (cycle des côtes, II). — 4, Terrasse du début du cycle des côtes (III). — 5, Niveau de la plaine (Pliocène supérieur, IV).

de la Lanterne. La côte Épinal-Gruey se continua au Sud en dessinant un immense arc de cercle (fig. 3). En aval de ce premier système de côtes, des affluents secondaires, dont la Saône supérieure actuelle, formèrent une autre dépression et mirent en saillie une autre côte (côte de Lias au Sud de la Vôge, côte de Calcaire coquillier à l'Ouest), formant la limite entre la Vôge et la Plaine lorraine. L'existence d'une terrasse pliocène II continue dans toutes les vallées importantes de la région, l'identité des dépôts d'alluvions de cette terrasse délimitent nettement le domaine du cycle des côtes<sup>1</sup>.

Sa durée fut assez longue. Ces dépressions subséquentes sont toutes assez largement déblayées. Les côtes sont souvent réduites

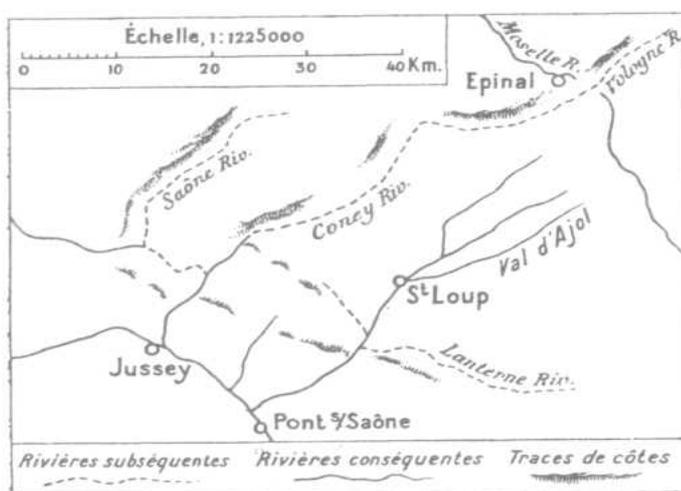


FIG. 3. — La Vôge. — Évolution du réseau hydrographique.

à des lambeaux, ainsi la côte d'Épinal à Saint-Loup par Gruey-Vauvillers borne la côte secondaire de Lias aux environs de Jussey, point de convergence de plusieurs cours d'eau<sup>2</sup>. La côte de Calcaire coquillier qui limite la Vôge à l'Ouest est plus fraîche. La rivière subséquente qui l'a formée (Saône supérieure, fig. 3) ne s'est développée qu'après que les eaux de cette dernière ont été détournées par

capture vers la dépression Jussey—Port-sur-Saône. La période d'évolution fut moindre que dans la vallée du Coney; la région fut moins profondément déblayée<sup>3</sup>.

Le cycle des côtes ne put arriver au stade de sénilité. Il fut interrompu par un abaissement du niveau de base, ou peut-être plutôt par une surrection en masse du massif vosgien. (La terrasse I nous montre une différence d'altitude sensiblement plus grande à l'amont qu'à l'aval.) Le cycle actuel commença; les rivières s'enfon-

1. La terrasse pliocène II de la dépression Vologne-Coney se retrouve au Sud de la Vôge, dans la vallée du Coney et de la Saône, aux altitudes suivantes : Selles, 340; — Corre, 320; — Monthureux-sur-Saône, 320; — Jussey, 300; — Port-d'Atelier, 280. La nature des alluvions est la même partout : Fontenoy-le-Château, Monthureux, Jussey, Port-d'Atelier : à la base, cailloux de quartz et de grès; à la partie supérieure, cailloux de granite; le tout très altéré.

2. Partout ailleurs elle est assez bien conservée, grâce à sa formation plus récente que la côte de la dépression périphérique.

3. Le déblaiement du palier de la Saône se fit aux dépens d'affluents de la Meuse. Ils furent rapidement vaincus, étant défavorisés par leur niveau de base et par leur installation à la surface du Calcaire coquillier, fissuré.

cèrent dans les terrasses et les dépressions subséquentes pliocènes, créant les vallées encaissées que nous avons signalées au début de cette étude. L'encaissement du Coney aurait été encore plus marqué s'il n'avait à ce moment été privé d'une grande partie de ces eaux par une capture, au profit, cette fois, du drainage vers le Nord.

Il est difficile de préciser les conditions de cette sorte de revanche prise par les cours d'eau tributaires de l'Atlantique. Il est certain qu'elle a eu comme agent la Moselle, dont la source ne remontait pas dans le cycle des côtes au delà d'Épinal, comme le prouve l'absence de la terrasse II à Arches<sup>1</sup>. Peut-être doit-on y voir une conséquence de la capture du val de l'Asne, qui a amené un approfondissement de 50<sup>m</sup> dans le bassin de la Moselle. Cette capture serait très récente, ce qui est d'accord avec l'aspect du col marquant l'ancien passage de la Vologne vers le Coney; l'hydrographie y est indécise, près de Dou-noux un étang s'écoule indifféremment vers le Nord et vers le Sud.

A part ce changement important du réseau hydrographique et un léger encaissement des thalwegs, le dernier cycle n'a pas, en somme, profondément modifié la topographie de la Vôge propre, qui garde encore l'empreinte du cycle des côtes.

On comprend maintenant les différences qui séparent la vallée du Coney de celle de la Saône. La première est un morceau de la grande dépression périphérique occidentale des Vosges; les hauteurs qui la bordent à l'Ouest portent encore des traces de côte typique. Sur le palier de la Saône, le cycle des côtes a laissé des traces d'une érosion moins puissante et moins longue. La dépression subséquent est peu accusée; la côte ne s'élève que de 60 à 80<sup>m</sup> au-dessus d'elle, mais elle a conservé des caractères de jeunesse évidents.

## II

Un résultat important des érosions prolongées et des luttes hydrographiques dont la Vôge a été le théâtre a été l'appauvrissement de son sol. Le manteau de Calcaire coquillier qui la recouvrait jadis a été à peu près entièrement enlevé, et même, dans la vallée du Coney, le Grès bigarré a été usé jusqu'au dernier étage, laissant apparaître des plaques de grès vosgien froid et humide.

Terre de grès, la Vôge est avant tout un pays de forêts. Son nom même vient du mot *Vogesus*, qui désignait l'ancienne forêt de l'Est de la France. Le Grès bigarré, en se décomposant, donne un sol dont la teneur en argile et en silice est très forte. Le climat, d'autre part, est

1. Peut-être une rivière conséquent existait-elle à Arches au début du cycle des côtes. De chaque côté du défilé on relève des formes topographiques qui pourraient être rapportées au niveau III. Mais cet état n'a pas duré, car il n'y a pas trace du niveau II.

très humide. Il tombe annuellement de 800<sup>mm</sup> à 1<sup>m</sup> d'eau. La surface couverte de forêts représente la moitié de la superficie totale. Dans certaines communes, la proportion atteint 64 et même 74 p. 100. C'est le palier de la Saône qui est le plus boisé (fig. 4). La vallée du Coney est plus découverte. La forêt a dû recouvrir toute la région. Des villages aujourd'hui installés hors de la forêt portent des noms caractéristiques, la Forêt, la Chapelle-aux-Bois. La forêt fut entamée sans doute petit à petit par les défrichements agricoles. On n'a pas gardé trace d'un défrichement systématique.

Mais, plus que l'agriculture, l'industrie provoqua un déboisement considérable. Dès le xv<sup>e</sup> siècle, l'industrie métallurgique et la verrerie s'installent dans la région, surtout dans la vallée du Coney, d'accès plus facile. Les usines métallurgiques s'établirent à proximité des cours d'eau. Elles traitaient au bois les minerais de fer pisiforme de la Haute-Saône. L'industrie du verre trouvait là aussi des conditions avantageuses. La forêt donnait le combustible; les sables du Lias, qui entourent la Vôge au Sud-Ouest et à l'Ouest de l'autre côté de la bande de Calcaire coquillier, la matière première. C'est cette dernière industrie qui a eu la plus grande part dans le déboisement<sup>1</sup>. Des ouvriers verriers vinrent au xv<sup>e</sup> siècle de Souabe et de Bohême, attirés par les promesses des ducs de Lorraine. Ils s'installèrent en plein massif forestier. Les lacunes qui apparaissent aujourd'hui au milieu de la forêt de Darnay et de Passavant (entre Coney et la Saône) sont des traces de ce déboisement<sup>2</sup>. Ces défrichements furent importants. Les ducs de Lorraine trouvaient dans les impôts, dans les recettes des douanes que produisait le commerce du verre, de trop gros revenus pour interdire le déboisement<sup>3</sup>. Au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècles, les empiétements sur la forêt s'accrurent encore, l'industrie du verre étant plus florissante. En 1610, lors du premier arpentage général fait par Vanesson, la forêt de Darney comptait 32 417 arpents (6 483<sup>ha</sup>). En 1769, la carte de la forêt dressée par Aubry ne donnait plus que 30 689 arpents (6 135<sup>ha</sup>). En 1801, d'après un état des bois nationaux, on ne trouve plus que 4 431<sup>ha</sup>. C'est donc une diminution d'un tiers en deux siècles<sup>4</sup>.

Le rôle joué par l'industrie dans le déboisement fut donc considérable. Malgré cela, l'étendue boisée est encore importante.

1. CH. GUYOT, *La forêt de Darney* (Bull. de Géog. historique et descriptive, XVI, 1901, p. 175-185; voir XI<sup>e</sup> Bibliographie géographique 1901, n° 258). — DANNHEUTHER, *La forêt de Passavant...*, *Lettres de Nicolas Pithou au sujet d'une rectification de frontière entre la France et la Lorraine au XVI<sup>e</sup> siècle* (ibid., p. 186-193).

2 Il existe encore aujourd'hui des verreries, dans la forêt ou à ses abords, à Passavant, Belrupt, la Neuve Verrerie (Charmoix-l'Orgueilleux).

3. L'impôt des verreries dans la forêt de Darney en 1634 produisait 2 810 fr., tandis qu'il n'avait été vendu que 391 fr. de bois.

4. CH. GUYOT, art. cité. — De même, la forêt de Passavant compte, en 1753, 4 325<sup>ha</sup>; en 1854, 1 002<sup>ha</sup>.

Ce sont, en général, de belles forêts d'un seul tenant. L'essence dominante est le hêtre (fig. 4). Plante hydrophile, le hêtre se plaît dans ces terres de Grès bigarré très imperméables. Les plus belles hêtraies se trouvent sur les plateaux et sur le versant des vallées. Son fût s'élance parfois à plus de 30<sup>m</sup>. Comme il est dépourvu de branches basses, la vue s'enfonce très loin dans la forêt. Peu ou pas de sous-bois. Le rameau serré de ses branches et de ses feuilles

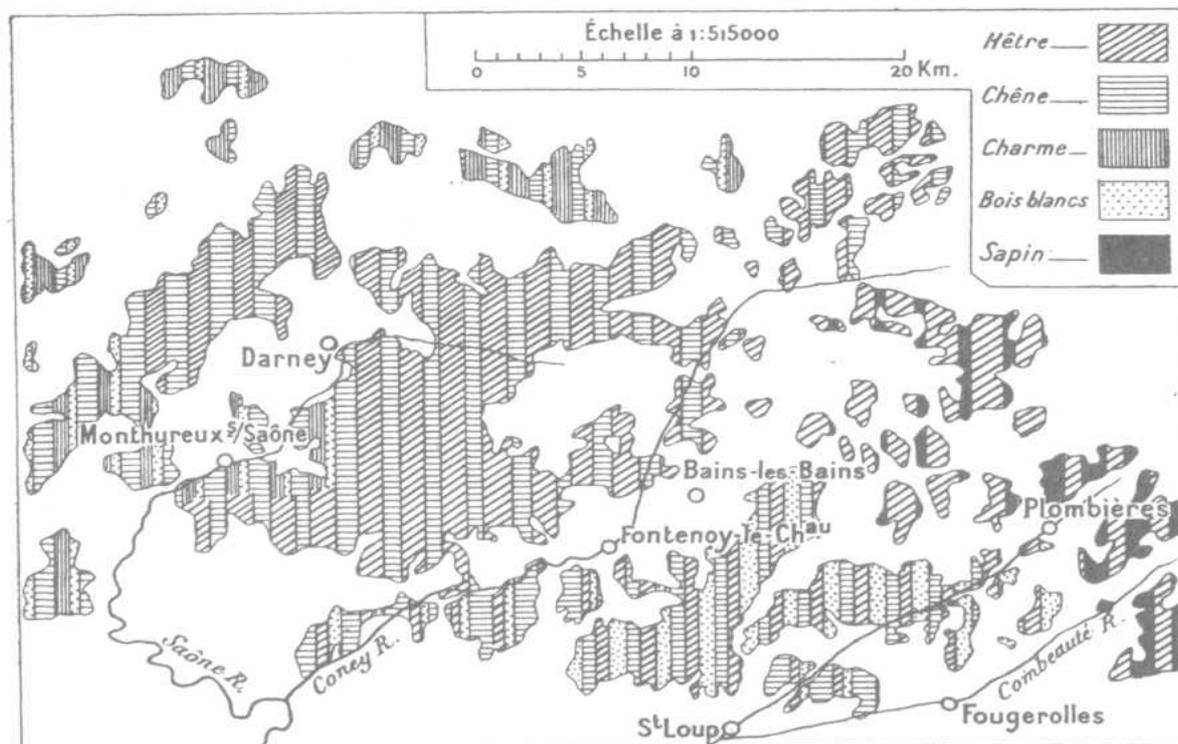


FIG. 4. — Carte des forêts de la Vôge et des régions voisines. — On a groupé sous une même teinte les massifs forestiers où la proportion des essences était la même. Sur la carte, on distingue trois régions très nettes suivant la nature de l'association forestière. La largeur de chaque teinte représente la proportion p. 100 de l'essence en millimètres. Exemple : teinte du hêtre 6<sup>mm</sup>, proportion 60 p. 100.

oppose aux rayons du soleil un obstacle impénétrable. On marche sur un tapis de feuilles mortes et de mousses. Dans ces hêtraies, le chêne vient assez mal. Privé d'air et de lumière, il se rabougrit ; ou bien, s'il a trouvé quelque place, il s'élance droit comme le hêtre pour atteindre la lumière : dans la lutte pour la vie, il s'est conformé aux conditions du milieu. On ne l'aperçoit en masses qu'à la lisière des forêts, dans les clairières, le long des haies et des routes. Il prend sa revanche dans les bas-fonds. La proportion des deux essences est, en moyenne, la suivante : hêtre, 60 p. 100 ; chêne, 15 p. 100. Lorsque apparaît le calcaire, sur la rive droite de la Saône, le chêne se substitue de plus en plus au hêtre et s'associe au charme. Le hêtre a totalement

disparu dans la Plaine lorraine. A l'Est, quand on s'élève sur les premières pentes des Vosges, la hêtraie prend un troisième aspect ; elle est mélangée de sapins. D'abord, le sapin n'apparaît que par taches, 20 p. 100. Mais, à l'Est de Plombières, les proportions sont presque renversées : sapin, 60 p. 100 ; hêtre, 40 p. 100. Le hêtre ne cédera définitivement la place au sapin que dans l'intérieur même du massif vosgien. Au Sud, enfin, les forêts de la Vôge sont formées d'une autre association où dominant les bois blancs. Le hêtre disparaît alors dans un fouillis d'essences au milieu d'un sous-bois très épais (fig. 4).

L'abondance des forêts a donné naissance à de nombreuses industries du bois. Des scieries, des fabriques de meubles se sont installées dans les principaux centres, à proximité des voies de communication : la Chapelle-aux-Bois, Xertigny, Monthureux-sur-Saône et, un peu en dehors de la Vôge, à Saint-Loup-sur-Semouse, qui est le centre d'industries du bois le plus important de la région<sup>1</sup>. Enfin l'exploitation communale des forêts fournit du travail, l'hiver, aux cultivateurs. Ils se font bûcherons, chacun coupe un hectare de forêt environ. C'est une centaine de francs qu'ils ajoutent aux revenus agricoles.

La forêt ne donne pas seulement son aspect physique au pays, elle a imprimé à sa vie économique un caractère spécial. La Vôge est restée isolée au milieu de ses forêts. Les voies de communication se sont toujours détournées d'elle<sup>2</sup>. La voie romaine de Langres à Trèves passait dans la « Plaine » à l'Ouest de la Vôge. C'était par la Plaine que se faisait au Moyen Age le commerce entre la Bourgogne et la Lorraine. Ce n'est qu'après 1870 qu'ont été construites les deux voies ferrées unissant Belfort à Épinal, par le bord oriental de la Vôge, et Jussey à Épinal, par la vallée de la Saône. Elles furent établies avant tout dans un intérêt stratégique. Elles laissaient de côté le centre même de la Vôge, la vallée du Coney et le pays élevé entre Coney et Saône. Le canal de l'Est, qui joint la Saône à la Moselle, est la seule voie commerciale qui traverse véritablement la Vôge, mais son trafic est surtout fait de transit. La Vôge y contribue pour une faible part.

Ainsi demeurée à l'écart au milieu de ses forêts, la Vôge apparaît, en quelque sorte, comme un archaïsme économique entre la plaine lorraine, région d'exploitation agricole moderne, et les Vosges, foyer intense de grande industrie. Elle a gardé l'aspect économique de la plupart des régions françaises au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Vie industrielle et vie agricole végètent côte à côte ; l'habitant disperse son activité de tous les côtés ; il est souvent agriculteur, ouvrier et bûcheron. L'homme cherche à tirer parti de toutes les ressources.

1. Les deux usines de S'-Loup occupent plus de 600 ouvriers. Elles alimentent les grands magasins de meubles de Paris, Nancy, Lyon.

2. G. GRAVIER, *La Plaine lorraine* (*Annales de Géographie*, XIX, 1910, p. 444-455).

Il s'adresse d'abord au sol. On ne peut guère lui demander. Que reste-t-il après les forêts? Dans les communes les mieux partagées, les terres labourables occupent 54 p. 100 de la superficie totale. La moyenne oscille entre 30 et 40 p. 100. A Vioménil, la proportion de terres labourables tombe à 18 p. 100; à Hennezel, à 15 p. 100. Et ces terres sont très pauvres.

Une terre des environs de Darney (c'est là que les traces de calcaire sont les plus importantes) a donné les résultats suivants<sup>1</sup> :

	P. 100.		
Pierres . . . . .	4,5	Humus . . . . .	2
Argile. . . . .	56	Azote. . . . .	0,06
Sables siliceux . . . .	30,20	Potasse. . . . .	0,17
Calcaire. . . . .	2,30	Chaux . . . . .	0,03

On a essayé de remédier à cette insuffisance. Jadis les habitants de la Vôge se rendaient avec de petites voitures dans les villages de la Plaine ou de la Haute-Saône pour acheter les cendres. Les phosphates de Lorraine ont tué ce commerce original. Mais leur emploi s'est peu répandu. Ajoutez à cela que les procédés de culture sont routiniers et épuisent le sol<sup>2</sup>. Les rendements diminuent tous les ans.

Les terres, pauvres, froides et humides, ne sont pas propices à la culture des céréales. Le blé surtout est rare. La surface cultivée en blé ne dépasse pas 5 p. 100. C'est l'avoine et le seigle ou le méteil qui occupent la plus grande part : 20 à 25 p. 100. Mais les rendements sont très faibles : 12<sup>qx</sup>,100 à l'hectare. La qualité est médiocre, la maturité se faisant très tard et dans de mauvaises conditions. Il n'est pas rare de voir au mois d'août l'avoine encore verte. La sécheresse de ce dernier mois de chaleur empêche le grain de se gonfler d'amidon. Il est léger et peu nutritif.

L'élevage est peu pratiqué. Pourtant, ce sol imperméable et humide devrait porter de belles prairies. Il n'en est rien : l'eau est trop abondante; dans ces terres basses, elle ne s'égoutte pas comme dans la montagne, des tourbières se forment, l'herbe est maigre et lavée.

C'est surtout la culture de la pomme de terre que pratique le paysan. Elle a donné naissance à deux industries : la féculerie et l'élevage du porc. Les féculeries, prospères autrefois, périssent aujourd'hui par suite de la concurrence allemande et hollandaise. L'éle-

1. CH. LAFITE, *L'agriculture dans les Vosges*, Reims, 1904. (Voir XIV<sup>e</sup> *Bibliographie géographique 1904*, n° 277.) Les autres renseignements sont tirés de la Statistique agricole et des comptes rendus du Conseil Général des Vosges.

2. L'assolement est triennal ou quadriennal. Dans l'assolement triennal, la succession des récoltes est : 1, pommes de terre (avec fumure); 2, seigle ou méteil; 3, avoine ou sarrasin. — Dans l'assolement quadriennal : 1, pommes de terre (avec demi-fumure); 2, seigle ou méteil (avec fumure); 3, pommes de terre; 4, avoine. La terre ne connaît pas de repos.

vage du porc donne lieu à un commerce assez important où s'approvisionnent les marchés d'Épinal et de Nancy<sup>1</sup>.

L'exploitation de la terre permet au paysan vôgien de subsister, l'élevage du porc lui fournit un peu de superflu. Mais, dans cette région de forêts, c'est la culture des arbres fruitiers qui lui procure les meilleurs revenus.

La Vôge est le pays du cerisier. Sa culture est surtout concentrée dans les cantons de Bains et de Xertigny. Il remplit les clairières de la forêt et les champs. Toute la lisière des grands bois du Noirmont vers le Clerjus et Bains, la côte qui domine la voie ferrée d'Aillevillers à la Chapelle-aux-Bois, n'est qu'un immense verger. A la forêt sombre de hêtres succède une sorte de forêt plus claire de cerisiers. Au printemps, la contrée est toute blanche de fleurs. Autour des villages, le cerisier s'associe aux pruniers, aux mirabelliers, aux quetschiers.

Le cerisier trouve dans ces régions de grès les conditions les plus favorables. Il affectionne les hauteurs du versant Sud-Ouest des Vosges qui marquent la limite orientale de la Vôge. Il y échappe à l'humidité des vallées. Il y jouit plus longtemps des rayons du soleil. Sa zone de prédilection est entre 300 et 600<sup>m</sup> d'altitude. Il y éprouve moins que dans les bas-fonds la rudesse du climat et les écarts de température assez considérables. Au printemps, les vallées de la Vôge s'échauffent rapidement. La végétation se hâte. Mais des gelées tardives surviennent qui détruisent les bourgeons et les fleurs. Sur les pentes du plateau, au contraire, le réchauffement printanier est moins rapide. La végétation est en retard sur celle de la vallée. Quand les gelées de mai se produisent, les cerisiers ne sont pas encore en fleurs. Mais, en juin, le plateau bien exposé s'échauffe promptement, le développement de la végétation est brusque. En deux mois, la chaleur accumulée est suffisante pour que la cerise mûrisse.

Lorsque l'année a été favorable, la récolte est très abondante. Un arbre de 20 à 30 ans peut facilement produire 50 à 60<sup>kg</sup> de fruits, valant de 25 à 30<sup>fr</sup> les 100<sup>kg</sup>. Chaque cultivateur possède en moyenne 50 à 60 arbres. De sa récolte il fait deux parts, il garde la plus petite pour lui. L'automne venu, il distille ses cerises. Le kirsch est destiné soit à sa consommation personnelle, soit à la vente. Le prix varie de 4 à 5<sup>fr</sup> le litre. On peut évaluer à 60<sup>l</sup> au minimum la réserve annuelle de chaque cultivateur<sup>2</sup>.

La majeure partie de la récolte est vendue aux grands distillateurs de la région. La culture de la cerise a donné naissance à une industrie très prospère : celle de la distillerie. Les distilleries sont épar-

1. La statistique des foires de la Vôge montre que, dans les 219 foires qui ont lieu chaque année, 50 000 porcs en moyenne sont amenés sur le marché.

2. A cela s'ajoutent les produits de la distillation des mirabelles et des quetsches, qui sont de plus en plus importants.

pillées un peu partout : Châtillon-sur-Saône, Gruey, etc. Mais les centres les plus importants sont Aillevillers et Fougerolles, à la limite Sud-Est de la Vôge, à proximité des voies de communication. Aillevillers possède 17 distilleries, Fougerolles plus de 40. La production moyenne annuelle du kirsch y atteint 40 à 45 000<sup>1</sup>. Ce kirsch industriel se vend de 5 à 10<sup>fr</sup> le litre. Sur cette industrie du kirsch s'est greffée la fabrication d'autres alcools : absinthe, bitter, vermouth et trois-six.

C'est aussi la forêt qui a donné naissance aux autres petites industries de la Vôge : verreries et spécialement tréfileries. Assez florissantes jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, elles ont été frappées à mort par la houille et la découverte des gisements de fer de la Lorraine. Cependant, par une sorte d'atavisme, des lambeaux de cette industrie métallurgique subsistent encore le long du Coney et du canal de l'Est<sup>1</sup>. Les conditions du travail sont aussi d'un autre âge social<sup>2</sup>. Les logements d'ouvriers, malsains, étroits, sont groupés le plus souvent autour de l'usine, isolée dans la forêt ou au fond d'une petite vallée. Le château du maître de forges domine le tout et semble surveiller la cité. Personne n'y pénètre sans son autorisation. Le maître de forges choisit le journal de l'ouvrier. Les récalcitrants ou les indépendants sont impitoyablement expulsés. Ajoutez que les salaires sont restés très modiques. Il faut encore en retrancher le prix du loyer et celui du bois de chauffage. Pendant que l'ouvrier est à l'usine, sa femme travaille au jardin ou brode. L'enfant, dès l'âge de 13 ou 14 ans, s'exerce à l'usine et se prépare à continuer le travail de son père. Chacune de ces usines n'occupe pas plus de 50 ouvriers. Elles ont un aspect patriarcal. Le patron est son propre directeur. Les familles d'ouvriers sont attachées au même travail depuis des générations. Il vient peu d'ouvriers du dehors. Ce sont de petits mondes isolés au milieu des campagnes. Ces industries métallurgiques n'ont qu'une très faible production. Tous les produits sont expédiés en petite quantité par la voie ferrée.

Ainsi la vie de la Vôge apparaît très complexe. L'habitant se livre à des exploitations diverses. Parfois même, aux environs des usines, il est à la fois bûcheron et ouvrier l'hiver, et cultivateur pendant la belle saison. C'est, en somme, de la forêt ou des cultures d'arbres qu'il tire le plus clair de son revenu. L'arbre a donné naissance aux scieries et aux industries du bois. A l'abri de la forêt ont subsisté des usines du fer. Ce travail industriel s'ajoute au travail agricole pour répandre un peu de bien-être dans cette région pauvre.

1. Toutes les petites usines s'égrènent le long du canal ou à proximité sur les bords du Coney. C'est le canal qui leur a permis de vivre.

2. Notamment à la Pipée (commune de Fontenoy-le-Château), à la Chaudeau (commune d'Aillevillers), à Varigney (commune de Dampierre-lès-Conflans).

## III

La Vôge, isolée dans ses forêts, avec ses conditions économiques routinières, n'a pas attiré les populations. Elle vit sur elle-même. La densité est en moyenne de 50 hab. au kmq. (fig. 5). Cette densité varie suivant le genre d'exploitation économique. Dans la vallée de la Saône, région très boisée, d'une agriculture pauvre, sans industrie, elle oscille entre 20 et 40 hab. au kmq., pourcentage faible, sauf deux

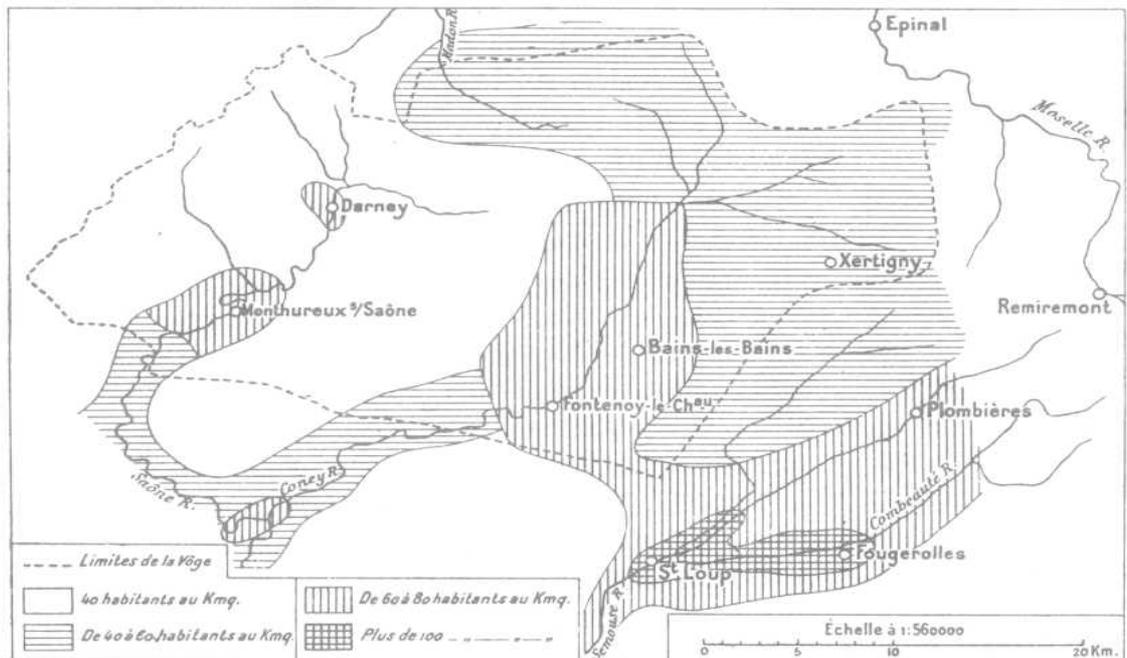


FIG. 5. — Densité de la population dans la Vôge.

flots autour de Darney et de Monthureux, où il atteint 60-80 hab. au kmq. Ils sont dus à l'existence de quelques usines. La Plaine lorraine voisine, avec ses riches cultures, sourit davantage au paysan. La vallée du Coney est plus peuplée : la densité y atteint 60 hab. au kmq. dans le Nord et 80 dans le Sud. Ici coïncident les trois sortes d'exploitation : agricole, forestière, industrielle. Quand on aborde le massif vosgien à l'Est, la densité retombe à 50 hab. au kmq. On remarquera sur la carte un foyer intense de peuplement autour de Saint-Loup et de Fougères, hors de la Vôge. Ce sont les centres industriels de la région : ameublement, distilleries.

La dissémination des habitations est la règle. La proportion de la population dispersée varie de 50 à 75 p. 100, très rarement elle descend à 25 p. 100. Le grand nombre de points d'eau, la forêt sont les causes principales de cette dispersion. Il faut y ajouter l'éparpille-

ment des ressources économiques. La forêt a son action propre. Elle est percée de nombreuses clairières. Chacune d'elles forme un petit centre de culture et d'habitations. Les usines sont une autre cause de dissémination; elles attirent la population dans les vallées étroites qu'elle fuit partout ailleurs.

Dans la vallée de la Saône, sur la rive droite, la dissémination est faible; elle ne dépasse pas 25 p. 100, à l'Ouest même elle est nulle; cela est dû à l'apparition du Calcaire coquillier; les sources sont plus rares, les maisons se resserrent en village. Sur la rive gauche,

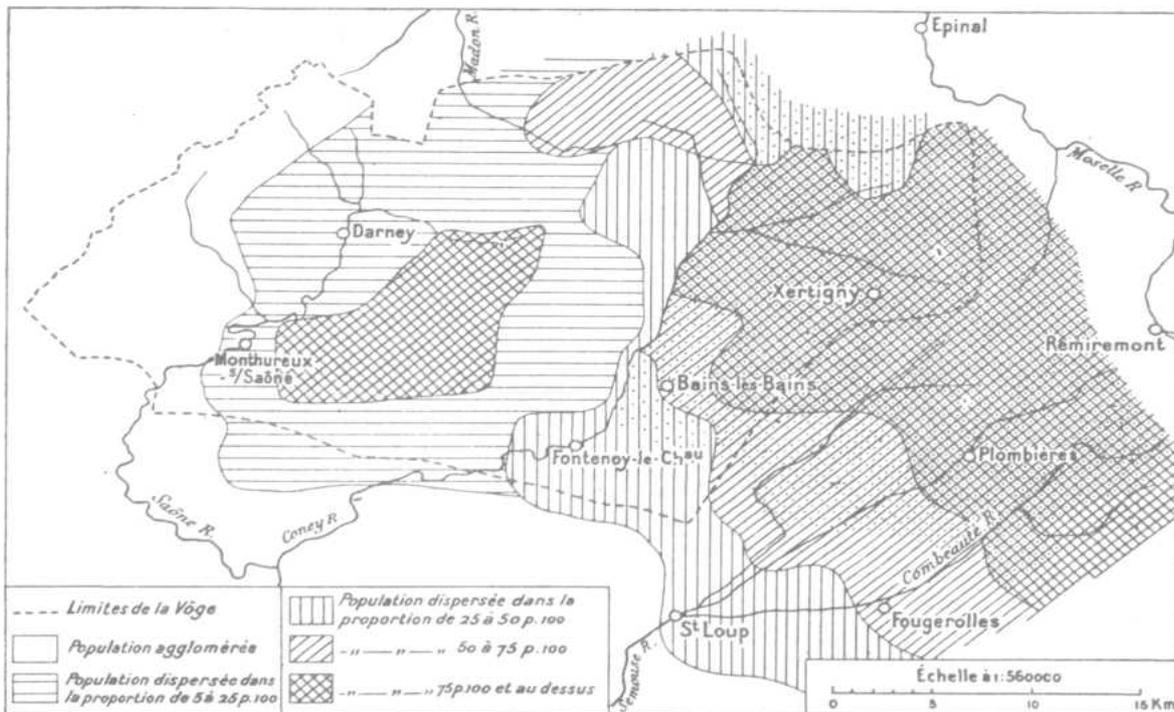


FIG. 6. — Distribution de la population dans la Vôge.

apparaît un flot de forte dispersion : il est à l'emplacement de la grande forêt vôgienne. Dans la vallée du Coney, la dispersion des populations ne devient forte que sur la rive gauche; plus on monte les pentes du massif vosgien, plus elle s'élève; elle se maintient à plus de 75 p. 100 sur le plateau de Remiremont. L'abondance des sources et la pauvreté du sol expliquent cette dissémination (fig. 6).

Il y a de plus une différence très nette, au point de vue de la répartition des habitations, entre la vallée de la Saône et celle du Coney.

Sur la rive gauche de la Saône, le hameau est la forme prédominante. Chaque clairière possède le sien, d'autant plus gros qu'elle est elle-même plus vaste<sup>1</sup>. Sur la rive droite, plus on s'avance vers la

1. Voir la Carte à 1 : 80 000, feuille 84 (*Mirecourt*), Sud-Est. La commune de Gruy possède 5 hameaux; celle de Claudon, 11.

Plaine lorraine, moins fréquents sont les hameaux. La population tend à se grouper en villages. La forêt s'est morcelée, et déjà le calcaire apparaît par plaques, rendant les sources plus rares.

A la limite occidentale de la Vôge, le bas de la côte de Calcaire coquillier est un site de prédilection pour les villages. 20 villages s'alignent au pied de cette côte sur une distance de 35<sup>km</sup>. Ils se sont installés sur l'affleurement marneux du Calcaire coquillier inférieur, qui forme un niveau de sources, comme au centre géométrique de leur exploitation agricole. Sur le calcaire, ils ont leurs champs de céréales; sur les marnes, leurs prairies; sur le grès, leurs forêts.

La forme des villages et des maisons marque la transition entre la forme lorraine et la forme vosgienne. Sur la rive droite de la Saône, les villages sont lorrains. Les maisons lourdes, trapues, s'accolent les unes aux autres le long d'une ou plusieurs rues. Un emplacement assez large, non fermé, sépare la maison de la rue. C'est le refuge des voitures et des instruments de travail. Dans la façade principale de la maison s'ouvre une porte de grange énorme; un même toit recouvre le logement, la grange et l'écurie.

Sur la rive gauche, les maisons, tantôt grosses et accolées comme en Lorraine, tantôt petites et isolées les unes des autres par un verger ou par un champ, se disposent sans ordre pour former un hameau.

Dans la vallée du Coney, la dispersion est plus grande. Elle atteint, dépasse même 75 p. 100. L'industrie, l'exploitation des vergers de cerisiers, l'abondance des sources ont égrené les habitations. Elles se répartissent en villages peu nombreux (10 dans toute la vallée), en hameaux et surtout en fermes isolées. La dispersion en fermes isolées l'emporte, à l'Est de la dépression du Coney, d'une façon définitive. Le chef-lieu du village est seul formé de quelques maisons groupées : mairie, église, poste, cabarets, écoles.

Les villages sont ordinairement situés sur les deux rives de l'ancienne vallée pliocène, à la tête des affluents du Coney (Charnois-l'Orgueilleux, Xertigny, la Chapelle-aux-Bois, Bains, Fontenoy-le-Château), sur les routes qui sortent de la Vôge, près de la voie ferrée.

Ces villages sont, généralement, de gros centres dépassant 1 000 hab. Ce sont des marchés à la limite de la Vôge et des régions voisines. Fontenoy-le-Château gardait autrefois l'entrée de la Vôge au Sud. Les hameaux se logent à l'abri de petits vallons secondaires. Tous, villages et hameaux, fuient la vallée du Coney trop étroite. Les maisons isolées s'égrènent un peu partout. Les chemins les ont attirées dans le fond des vallées. Elles s'y trouvent à proximité de leurs prés; leurs champs sont sur le plateau, leurs vergers sur les versants, et l'usine est au débouché du vallon dans le Coney, à quelques centaines de mètres.

Ici, la forme des maisons et des villages est du type vosgien. Dans les villages, les maisons s'espacent le long d'une ou plusieurs rues.

Elles sont rarement accolées. Chacune est entourée de champs et de vergers. Qu'elles soient isolées ou groupées en village, leur forme est petite, basse. Elles apparaissent toutes blanches dans leur badigeon de chaux: Les ouvertures sont étroites. Devant la maison, un petit bâtiment sert de hutte à porcs, de bûcher et quelquefois de four. Entre les deux s'étend une cour. Une auge en pierre est constamment remplie par l'eau claire d'une fontaine. On a l'impression que chacune de ces maisons isolées se suffit à elle-même. Autour de la ferme s'étendent un jardin, un verger de pommiers, de pruniers et de cerisiers, puis les champs et les prés. Ces petites maisons blanches nichées un peu partout au milieu des bouquets de cerisiers donnent à la région un aspect gai et vivant.

Beaucoup sont abandonnées aujourd'hui. Il n'est pas rare de voir une famille en posséder deux-ou trois. Une émigration sensible enlève chaque année quelques centaines de bras à la Vôge. Les jeunes sont attirés vers les centres industriels des Vosges, vers Épinal et Nancy. La Vôge se dépeuple. La terre diminue de valeur. Les ressources ne sont plus suffisantes pour subvenir aux besoins modernes.

Dans l'ensemble de la région vosgienne, ce petit pays (30<sup>km</sup> de large sur 40<sup>km</sup> de long, à vol d'oiseau) a une place bien marquée. Dire que c'est une région de transition entre les plaines calcaires et le massif ancien, c'est une définition commode, mais vague et erronée. Par l'aspect général, par le rôle que la Vôge a joué dans l'évolution hydrographique, elle se rattache au massif vosgien. Et certes, elle a dû pendant longtemps être pénétrée de la même vie. Les populations qui l'habitent ont les mêmes traits physiques, le même caractère têtu, mais énergique et « débrouillard », le même parler traînant et chantant que le paysan vosgien. Mais, alors que les Vosges sont entrées dans le mouvement industriel contemporain, ont développé d'une manière scientifique la richesse de leurs montagnes et de leurs vallées, la Vôge, elle, est restée à l'écart, en dehors des grandes voies de communication. Elle a continué à mener une vie locale, demandant à l'exploitation du sol, des forêts, des petites industries ancestrales, les ressources nécessaires. Aujourd'hui, à côté de l'activité des vallées vosgiennes, au milieu de ses hêtraies et de ses cerisiers, elle semble dormir.

A. CHOLLEY,  
Professeur  
au Lycée d'Annecy.